

# LA PETITE SIRÈNE.

Hans Christian Andersen



Au large dans la mer, l'eau est bleue et transparente comme le plus pur cristal. Tout en bas, les habitants des ondes ont leur demeure. A l'endroit le plus profond s'élève le château du Roi de la Mer. Le Roi de la Mer était veuf depuis de longues années, sa vieille maman tenait sa maison.

Elle aimait infiniment les petites princesses de la mer, filles de son fils. Elles étaient six enfants charmantes, mais la plus jeune était la plus belle ... comme toutes les autres, elle n'avait pas de pieds, son corps se terminait en queue de poisson.

La petite sirène n'avait pas de plus grande joie que d'entendre parler du monde des humains. La grand-mère devait raconter tout ce qu'elle savait des bateaux et des villes, des hommes et des bêtes.

- *Quand tu auras quinze ans, dit la grand-mère, tu auras la permission de monter à la surface, de t'asseoir au clair de lune sur les rochers et de voir passer les grands vaisseaux qui naviguent et tu verras les forêts et les villes, tu verras !*

Le jour de ses quinze ans, le soleil venait de se coucher lorsqu'elle sortit sa tête à la surface. Un grand navire à trois mâts se trouvait là. On faisait de la musique, on chantait, et lorsque le soir s'assombrit, on alluma des centaines de lumières.

La petite sirène nagea jusqu'à la fenêtre du salon du navire et, chaque fois qu'une vague la soulevait, elle apercevait un jeune prince aux yeux noirs ne paraissant guère plus de seize ans. C'était son anniversaire, c'est pourquoi il y avait grande fête.

Les marins dansaient sur le pont et lorsque le jeune prince y apparut, des centaines de fusées montèrent vers le ciel et éclatèrent en éclairant comme en plein jour. Que le jeune prince était beau !

Il se faisait tard mais la petite sirène ne pouvait détacher ses regards du bateau ni du beau prince. Les lumières colorées s'éteignirent, de gros nuages parurent, des éclairs sillonnèrent au loin le ciel. Il allait faire un temps

épouvantable ! Bientôt le mât se brisa par le milieu comme un simple roseau, l'eau envahit la cale.

Un instant tout fut si noir qu'elle ne vit plus rien et, tout à coup, le temps d'un éclair, elle les aperçut tous sur le pont. Chacun se sauvait comme il pouvait. C'était le jeune prince qu'elle cherchait du regard et, lorsque le bateau s'entrouvrit, elle le vit s'enfoncer dans la mer profonde.

Elle se souvint que les hommes ne peuvent vivre dans l'eau. Non ! il ne fallait pas qu'il mourût ! Elle approcha le prince. Il n'avait presque plus la force de nager, ses bras et ses jambes déjà s'immobilisaient, ses beaux yeux se fermaient, il serait mort sans la petite sirène. Elle nagea avec le beau prince, le déposa sur le sable en ayant soin de relever sa tête sous les chauds rayons du soleil.



Les cloches se mirent à sonner dans un grand édifice blanc. Alors la petite sirène s'éloigna à la nage et se cacha derrière un rocher et se mit à

observer qui allait venir vers le pauvre prince.

Une jeune fille ne tarda pas à s'approcher, elle eut d'abord grand-peur, mais un instant seulement, puis elle courut chercher du monde. La petite sirène vit le prince revenir à lui. Lorsque le prince eut été porté dans le grand bâtiment, elle plongea désespérée et retourna chez elle au palais de son père.

Bien souvent le soir et le matin elle s'avancait dans l'eau près du rivage et là elle restait à regarder le jeune prince.

De plus en plus elle en venait à chérir les humains, de plus en plus elle désirait pouvoir monter parmi eux, leur monde, pensait-elle, était bien plus vaste que le sien.

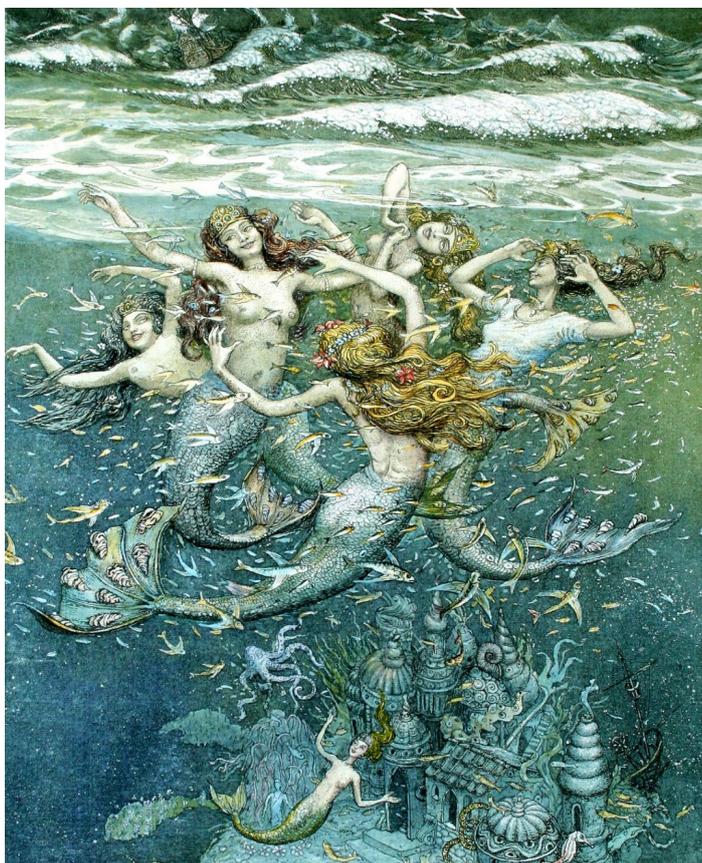
Elle voulait savoir tant de choses, c'est pourquoi elle interrogea sa vieille grand-mère, bien informée sur le monde d'en haut.

- *Si les hommes ne se noient pas, demandait la petite sirène, peuvent-ils vivre toujours et ne meurent-ils pas comme nous autres ici au fond de la mer ?*

- *Si, dit la vieille, il leur faut mourir aussi et la durée de leur vie est même plus courte que la nôtre. Nous pouvons atteindre trois cents ans puis nous devenons écume sur les flots, sans même une tombe parmi ceux que nous*

*aimons. Ce qui est ravissant ici dans la mer, ta queue de poisson, ils la trouvent très laide là-haut sur la terre.*

*- Allons, un peu de gaieté, dit la vieille, ce soir il y a bal à la cour.*



Ce bal fut, il est vrai, splendide, comme on n'en peut jamais voir sur la terre. Les murs et le plafond, dans la grande salle, étaient d'un verre épais, mais clair. Les poissons innombrables, grands et petits, nageaient contre les murs de verre, étincelants comme l'argent et l'or.

Au travers de la salle coulait un large fleuve sur lequel dansaient tritons et sirènes au son de leur propre chant délicieux. La voix de la petite sirène était la plus jolie de toutes, on l'applaudissait et son cœur en fut un instant éclairé de joie car elle savait qu'elle avait la plus belle des voix.

Mais très vite elle se reprit à penser au monde au-dessus d'elle, elle ne pouvait oublier le beau prince. C'est pourquoi elle se glissa hors du château et, soudain elle entendit le son d'un cor venant vers elle à travers l'eau.

*- Il s'embarque sans doute là-haut maintenant, celui vont toutes mes pensées. J'irai chez la sorcière marine, elle m'a toujours fait si peur, mais peut-être pourra-t-elle me conseiller et m'aider !*

Alors la petite sirène nagea vers les tourbillons derrière lesquels habitait la sorcière. Elle n'avait jamais été de ce côté où ne poussait aucune fleur, aucune herbe marine, il n'y avait là rien qu'un fond de sable gris et nu. Au-delà s'élevait sa maison au milieu d'une étrange forêt. Elle arriva dans un espace visqueux où s'ébattaient des murènes aux ventres jaunâtres, affreux et gras. Au milieu de cette place s'élevait une maison construite en ossements humains. La sorcière y était assise et donnait à manger à un crapaud.

*- Je sais bien ce que tu veux, dit la sorcière, et c'est bien bête de ta part ! Mais ta volonté sera faite car elle t'apportera le malheur, ma charmante princesse. Je vais te préparer un breuvage quand tu le boiras ta queue se divisera et se rétrécira jusqu'à devenir ce que les hommes appellent deux jolies jambes, mais cela fait mal, tu souffriras comme si la lame d'une épée te traversait. Tous, en te voyant, diront que tu es la plus ravissante enfant des hommes qu'ils aient jamais vue. Tu garderas ta démarche ailée, nulle danseuse n'aura ta légèreté, mais chaque pas que tu feras sera comme si tu marchais sur un couteau qui ferait couler ton sang. Si tu veux souffrir tout cela, je*

*t'aiderai.*

- *Oui*, dit la petite sirène d'une voix tremblante en pensant au prince.

- *Mais n'oublie pas*, dit la sorcière, *que lorsque tu auras une apparence humaine, tu ne pourras jamais redevenir sirène, jamais redescendre auprès de tes sœurs dans le palais de ton père. Le lendemain matin du jour où il en épouserait une autre, ton cœur se briserait et tu ne serais plus qu'écume sur la mer.*

- *Je le veux*, dit la petite sirène, pâle comme une morte.

- *Mais moi, il faut aussi me payer*, dit la sorcière. *Tu as la plus jolie voix de toutes ici-bas et tu crois sans doute grâce à elle ensorceler ton prince, mais cette voix, il faut me la donner. Tends ta jolie langue, afin que je la coupe pour me payer et je te donnerai le philtre tout puissant.*

- *Qu'il en soit ainsi*, dit la petite sirène, et la sorcière mit son chaudron sur le feu.

Enfin le philtre fut à point, il était clair comme l'eau la plus pure !

- *Voilà*, dit la sorcière et elle coupa la langue de la petite sirène. Muette, elle ne pourrait jamais plus ni chanter, ni parler.

Elle traversa rapidement la forêt, le marais et les

tourbillons. Elle était devant le palais de son père. Les lumières étaient éteintes dans la grande salle de bal, tout le monde dormait sûrement, et elle n'osa pas aller auprès des siens maintenant qu'elle était muette et allait les quitter pour toujours. Le soleil n'était pas encore levé lorsqu'elle vit le palais du prince et gravit les degrés du magnifique escalier de marbre. La petite sirène but la brûlante mixture, ce fut comme si une épée fendait son tendre corps, elle s'évanouit et resta étendue comme morte.

Lorsque le soleil resplendit au-dessus des flots, elle revint à elle et ressentit une douleur aiguë. Mais devant elle, debout, se tenait le jeune prince, ses yeux noirs fixés si intensément sur elle qu'elle en baissa les siens et vit qu'à la place de sa queue de poisson disparue, elle avait les plus jolies jambes blanches qu'une jeune fille pût avoir. Et comme elle était tout à fait nue, elle s'enveloppa dans sa longue chevelure.

Le prince demanda qui elle était, comment elle était venue là, et elle leva vers lui doucement, mais tristement, ses grands yeux bleus puisqu'elle ne pouvait parler.

Alors il la prit par la main et la conduisit au palais. A chaque pas, comme la sorcière l'en avait prévenue, il lui semblait marcher sur des aiguilles pointues et des couteaux

aiguisés, mais elle supportait son mal. Sa main dans la main du prince, elle montait aussi légère qu'une bulle et lui-même et tous les assistants s'émerveillèrent de sa démarche gracieuse et ondulante.

On lui fit revêtir les plus précieux vêtements, elle était au château la plus belle, mais elle restait muette. Des esclaves ravissantes, parées de soie et d'or, venaient chanter devant le prince et ses royaux parents. Elle savait qu'elle-même aurait chanté encore plus merveilleusement. Puis les esclaves commencèrent à exécuter des danses légères et gracieuses. Alors la petite sirène, élevant ses beaux bras blancs, se dressa sur la pointe des pieds et dansa avec plus de grâce qu'aucune autre. Tous en étaient enchantés et surtout le prince qui l'appelait sa petite enfant trouvée. Elle continuait à danser et danser mais chaque fois que son pied touchait le sol c'était comme si elle avait marché sur des couteaux aiguisés. Le prince voulut l'avoir toujours auprès de lui, il lui permit de dormir devant sa porte sur un coussin de velours.

De jour en jour, elle devenait plus chère au prince ; il l'aimait comme on aime un gentil enfant tendrement chéri.

- *Ne m'aimes-tu pas mieux que toutes les autres ?*  
semblaient dire les yeux de la petite sirène quand il la prenait dans ses bras et baisait son beau front.

- *Oui, tu m'es la plus chère, disait le prince, car ton cœur est le meilleur, tu m'es la plus dévouée et tu ressembles à une jeune fille une fois aperçue, mais que je ne retrouverai sans doute jamais. J'étais sur un vaisseau qui fit naufrage, les vagues me jetèrent sur la côte près d'un temple desservi par quelques jeunes filles ; la plus jeune me trouva sur le rivage et me sauva la vie. Je ne l'ai vue que deux fois et elle est la seule que j'eusse pu aimer d'amour en ce monde, mais toi tu lui ressembles, tu effaces presque son image dans mon âme puisqu'elle appartient au temple. C'est ma bonne étoile qui t'a envoyée à moi. Nous ne nous quitterons jamais.*

- *Je dois partir en voyage, lui dit-il un jour. Je dois voir la belle princesse, mes parents l'exigent, mais m'obliger à la ramener ici, en faire mon épouse, cela ils n'y réussiront pas, je ne peux pas l'aimer d'amour, elle ne ressemble pas comme toi à la belle jeune fille du temple.*



- *Toi, tu n'as sûrement pas peur de la mer, ma petite muette chérie !* lui dit-il lorsqu'ils montèrent à bord du

vaisseau qui devait les conduire dans le pays du roi voisin.

Le lendemain matin le vaisseau fit son entrée dans le port splendide de la capitale du roi voisin. Les cloches des églises sonnaient, du haut des tours on soufflait dans les trompettes.

Chaque jour il y eut fête ; bals et réceptions se succédaient mais la princesse ne paraissait pas encore. On disait qu'elle était élevée au loin, dans un couvent où lui étaient enseignées toutes les vertus royales. Elle vint, enfin !

La petite sirène était fort impatiente de juger de sa beauté. Il lui fallut reconnaître qu'elle n'avait jamais vu fille plus gracieuse. Sa peau était douce et pâle et derrière les longs cils deux yeux fidèles, d'un bleu sombre, souriaient. C'était la jeune fille du temple ...

*- C'est toi ! dit le prince, je te retrouve - toi qui m'as sauvé lorsque je gisais comme mort ! Et il serra dans ses bras sa fiancée rougissante. Oh ! je suis trop heureux,* dit-il à la petite sirène.

La petite sirène sentait son cœur se briser. Ne devait-elle pas mourir au matin qui suivrait les noces ? Mourir et n'être plus qu'écume sur la mer !

La petite sirène, vêtue de soie et d'or, tenait la traîne de la mariée mais elle n'entendait pas la musique sacrée, ses yeux ne voyaient pas la cérémonie, elle pensait à la nuit de sa mort, à tout ce qu'elle avait perdu en ce monde.

Le soir même les époux s'embarquèrent, les voiles se gonflèrent au vent et le bateau glissa sur la mer. La nuit venue on alluma des lumières de toutes les couleurs et les marins se mirent à danser.

La petite sirène se jeta dans la danse et tout le monde l'acclamait et l'admirait : elle n'avait jamais dansé si divinement. Si des lames transperçaient ses pieds délicats, elle ne les sentait même pas, son cœur était meurtri d'une bien plus grande douleur. Elle dansait et riait mais la pensée de la mort était dans son cœur. Le prince embrassait son exquise épouse qui caressait les cheveux noirs de son époux, puis la tenant à son bras il l'amena se reposer.



Alors, tout fut silence et calme sur le navire. Seul veillait l'homme à

la barre. Soudain la petite sirène vit ses sœurs apparaître

au-dessus de la mer. Elles étaient pâles comme elle-même, leurs longs cheveux ne flottaient plus au vent, on les avait coupés.

*- Nous les avons sacrifiés chez la sorcière pour qu'elle nous aide, pour que tu ne meures pas cette nuit. Elle nous a donné un couteau. Le voici. Regarde comme il est aiguisé ... Avant que le jour ne se lève, il faut que tu le plonges dans le cœur du prince et lorsque son sang tout chaud tombera sur tes pieds, ils se réuniront en une queue de poisson et tu redeviendras sirène. Tue le prince, et reviens-nous. Hâte-toi ! Dans quelques minutes le soleil se lèvera et il te faudra mourir.*

Elles s'enfoncèrent dans les vagues. La petite sirène écarta le rideau de pourpre de la tente, alors elle se pencha et posa un baiser sur le beau front du jeune homme. Son regard chercha le ciel de plus en plus envahi par l'aurore, puis le poignard pointu, puis à nouveau le prince, et le couteau trembla dans sa main. Alors, tout à coup, elle le lança au loin dans les vagues. Une dernière fois, elle contempla le prince et se jeta dans la mer où elle sentit son corps se dissoudre en écume.

Maintenant le soleil surgissait majestueusement de la mer. La petite sirène ne sentait pas la mort. Elle voyait le clair

soleil et, au-dessus d'elle, planaient des centaines de charmants êtres transparents. Sans ailes, elles flottaient par leur seule légèreté à travers l'espace. La petite sirène sentit qu'elle avait un corps comme le leur, qui s'élevait de plus en plus haut au-dessus de l'écume.

- *Où vais-je ?* demanda-t-elle.

- *Chez les filles de l'air, répondirent-elles. Nous nous envolons vers les pays chauds où les effluves de la peste tuent les hommes, nous y soufflons la fraîcheur. Nous répandons le parfum des fleurs dans l'atmosphère et leur arôme porte le réconfort et la guérison. Toi, pauvre petite sirène, tu as de tout cœur cherché le bien comme nous, tu as souffert et supporté de souffrir, tu t'es haussée jusqu'au monde des esprits de l'air.*

Sur le bateau, la vie et le bruit avaient repris, elle vit le prince et sa belle épouse la chercher de tous côtés, elle les vit fixer tristement leurs regards sur l'écume dansante, comme s'ils avaient deviné qu'elle s'était précipitée dans les vagues. Invisible elle baisa le front de l'époux, lui sourit et avec les autres filles de l'air elle monta vers les nuages roses qui voguaient dans l'air.